



Gwenaël Morin

Notre douloureuse condition humaine

C'est la quatrième édition du festival où Gwenaël Morin est présent. Il propose cette année une trilogie d'Eugene O'Neill, *Le deuil sied à Electre*, une réécriture moderne de *L'Orestie* d'Eschyle.

Le deuil sied à Électre

Que nous offre la transposition d'Eugene O'Neill ?

Gwenaël Morin : Cela reste assez proche de *L'Orestie*. Les meurtres y sont moins spectaculaires, mais c'est un jeu de manipulation qui aboutit à la destruction d'une famille entière. Nous passons de la guerre de Troie, événement majeur de la construction de la civilisation grecque antique, à une transposition dans le contexte de la guerre de Sécession, événement majeur de la construction de la nation américaine naissante. C'est une pièce de retour de guerre. Il y a quelque chose de l'humanité qui se rejoue à l'infini, dont nous ne sommes pas

vraiment capables de nous dépasser. Il faut apprendre à vivre avec cette chose-là, s'en parler, la mettre en spectacle, en poème. À force de la moudre, on ne l'abolira pas mais on apprendra à vivre avec. C'est la ritournelle de notre condition humaine, douloureuse à entendre, et à se partager.

Les tragédies antiques sont-elles la cristallisation des lois de fatalité ?

Elles viennent nous dire : "Es-tu humain ?" Tant que l'on est capable d'être horrifié par les tragédies, c'est que l'on est encore capable d'être humain et de donner un sens à la violence. On puise de l'énergie dans les conflits pour les dépasser. C'est le travail de la tragédie et des psychologues ; on aime les histoires terribles pour essayer de construire, recombinaison, pour inventer une possibilité de continuer. Les personnages d'O'Neill sont dans une sorte de repli individuel qui les enferme dans la psychologie. C'est la base de la nécrose de la famille dont il est question.

Comment avez-vous envisagé votre mise en scène ?

Fidèle à mon travail, avec peu de décors et de costumes, je confie

tout au jeu des acteurs. Il y a toute une succession de scènes de conflits, de luttes intrafamiliales. J'ai choisi de confier tous les rôles masculins importants du fils, du père et de l'amant à un même comédien. Autour de cette figure va se concentrer la lutte de la mère et de la fille. Une mise en abyme du triangle dramatique. **Ces femmes doivent se battre pour s'arracher à la gravitation patriarcale ; elles y parviennent par le meurtre.** Je veux que le public ait une grande familiarité avec les scènes de violence psychique qu'il va voir. Les spectateurs doivent pouvoir reconnaître une succession logique de scènes qu'ils ont tous déjà vécues. Se sentir en famille. L'art du théâtre consiste à nous mettre, au plus intime, en contact avec l'universel. Le spectateur le plus jeune entendra des engueulades qui se passent chez lui et qui le réchaufferont. Ce n'est pas une plainte mais une description amoureuse de la condition humaine, de la fragilité, la médiocrité, le désespoir des humains. Sur la souffrance représentée dans l'art, quelque chose de notre humanité se construit. Le malheur nous va bien, comme le deuil sied à Electre.

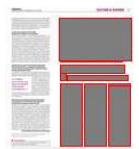
Propos recueillis par
par François Varlin



■ **Le deuil sied à Électre**, d'après Eugene O'Neill, adaptation, mise en scène et scénographie Gwenaël Morin.

Jardin de la rue de Mons – Maison Jean Vilar, du 7 au 23/07 à 22h





Meurtres, inceste, suicides, demandez le programme !

THÉÂTRE Inspiré du mythe des Atrides, *Le deuil sied à Électre* est un moment de bonheur, grâce à une mise en scène jubilatoire et des acteurs détonants.

Envoyée spéciale

Dans la maison familiale des Mannon, ça ne va pas fort. Mère et fille s'investissent à tout bout de champ. Le père et le fils sont partis à la guerre, et si la mère attend avec impatience le retour du fiston adoré, la fille guette celui du père adulé. Après le complexe d'Œdipe, voici le complexe d'Électre, le deuxième étant, pour aller vite, la vision psychanalytique inversée du premier. Le mythe des Atrides est ici transposé aux États-Unis à la fin de la guerre de Sécession. Il convient de préciser que la mère (Christine/Clytemnestre) vit sa plus belle vie dans les bras de son amant, qui n'est autre que le fils d'un cousin banni de la famille, que la fille (Lavinia/Électre) en pince un peu pour lui mais est censée épouser Peter, un gars tout ce qu'il y a de plus « normal », tandis que le fils (Orin/Oreste) doit se marier avec Hazel, la sœur « normale » de Peter. Tout le monde suit ?

Le retour du père (Ezra/Agamemnon) va accélérer rancœurs et désirs de vengeance. À peine arrivé, il est occis par l'amant de sa femme. Quant à

Orin, le fils, il souffre d'un syndrome post-traumatique en rentrant du front. Avec sa sœur dont il est sous l'emprise, ils vont assassiner l'amant de leur mère qui, elle, se suicidera. Plus tard, ce sera au tour d'Orin de se tirer une balle dans la tête. Lavinia/Électre finira par se cloîtrer dans la demeure familiale, qui deviendra son tombeau. Rideau.

MOMENTS DE LÉGÈRETÉ

Dans le jardin de la rue de Mons, la pièce se joue sous les arbres, sur la terre battue, accompagnée d'un léger mistral et du chant entêtant des cigales. Le récit se déploie pendant 3 h 30, qu'on ne voit pas passer tant le spectacle nous emporte. Les acteurs sont omniprésents, debout quand ils jouent, assis quand ils ne jouent pas. Du théâtre qui vous saisit dans toute sa rudesse et sa fragilité, dans sa générosité et son inventivité. Ça joue, ça joue, ça joue, ça ne fait pas semblant. Virginie Colemyn (la mère), Barbara Jung (la fille), Grégoire Monsaingeon (le père, le fils et l'amant), Julian Eggerickx (le serviteur au service de la narration), Kady Duffy (la fiancée du frère) et Fabien-Aïssa Busetta (le fiancé de la sœur) donnent tout son sens à la notion de troupe. Il

y a de la fraternité dans l'air, une joie de jouer contagieuse. Tout est à vue. La scène d'amour torride entre la mère et son amant est un moment érotico-comique d'anthologie : les corps se frottent, les pantalons se baissent tout juste et se remontent aussitôt, les voix halètent, laissent échapper des cris de jouissance qui révèlent toute la puissance du désir sexuel.

Les Atrides revisités par Eugène O'Neill et mis en scène par Gwenaél Morin sont un des spectacles les plus réjouissants du moment. Et même s'il s'agit de trahison, matricide, meurtres, suicides, inceste et adultère, Morin ne se laisse pas happer par la noirceur. Il la maintient à distance, défie la tragédie, tient tête à la cruauté et trouve les interstices pour créer des moments de légèreté. C'est du théâtre, juste du théâtre, on peut rire, pleurer, mais à la fin les morts se lèvent et viennent saluer. Parce qu'ils sont vivants, bien vivants. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 23 juillet, jardin de la rue de Mons, à 22 heures.
Du 13 au 15 octobre au CDN de Tours ; du 4 au 10 décembre, au CDN d'Aubervilliers, etc.



THÉÂTRE

Gwenaël Morin électrise Electre

Dans le jardin de la rue de Mons, à Avignon, le metteur en scène nous offre une version furieuse et décalée du « Deuil sied à Electre » d'Eugene O'Neill. Avec des comédien(ne)s irrésistibles.

Philippe Chevilley

Pour le quatrième volet de son cycle théâtral « Démonter les remparts

pour finir le pont », Gwenaël Morin a surpris son monde. On ne l'attendait pas forcément dans cette mise en scène du « Deuil sied à Electre », « Orestie » à la sauce américaine signée du prix Nobel de littérature Eugene O'Neill, en 1931. Pourtant, au bout des trois heures trente de cette trilogie, transposant la pièce antique dans l'Amérique de la guerre de Sécession, le défi est relevé avec éclat. Entre farce et tragédie, texte à cru et scène nue, le spectacle nous plonge dans une transe sensorielle jouissive.

Ici les héros d'Eschyle ont des noms bien américains : Ezra (Agamemnon), Christine (Clytemnestre), Adam (Egisthe)... O'Neill

pimente la tragédie d'un surplus de psychanalyse et convoque Œdipe dans tous les sens : Vinnie voue un culte à son père Ezra et est jalouse de sa mère Christine ; Orin est dingue de sa génitrice et lui reproche davantage son adultère avec Adam que le meurtre de son mari. Avec ses amours interdites et ses meurtres en série, le drame psychologique prend l'allure d'un scénario extrême de classique du cinéma américain.

Pas besoin de convoquer les fantômes de Liz Taylor ou de Richard Burton. Les six acteurs-actrices ont l'étoffe des héros post-antiques, en particulier le carré magique de comédien(ne)s fidèles convoqué par le metteur en scène. Sublimement perverse dans le rôle de Christine-Clytemnestre, Virginie Colemyn déploie tout à la fois ses talents tragiques et comiques. Barbara Jung campe une Vinnie-Electre électrique et sans concession. Grégoire Monsaingeon incarne avec

virtuosité les trois personnages fêlés du père, du fils et de l'amant. Quant à Julian Eggerickx, texte en main, il brille en grand ordonnateur de cette cérémonie funèbre. Maître d'un théâtre sans fard et décalé, Gwenaël Morin, ajoute avec cette Electre américaine, une pierre de taille au festival d'Avignon.

Le Deuil sied à Electre

d'Eugene O'Neill.

Festival d'Avignon, Jardin de la rue de Mons/Maison Jean Vilar. Jusqu'au 23 juillet, 3 h 30.



Le deuil sied à Electre : Gwenaël Morin démonte Electre et finit le pont en beauté

La pièce *Le deuil sied à Electre*, mise en scène par Gwenaël Morin, offre au public 3 h 30 de découverte d'un univers particulier issu du texte d'O'Neill, magnifié par le jeu des six acteurs

Sonia Garcia Tahar

Une petite femme frêle au teint diaphane se dresse devant nous en short jean et débardeur. Pour tout décor, la façade néoclassique de la Maison Jean-Vilar. Ce sera la maison des Mannon, une grande famille de la côte est des États-Unis, après la guerre de Sécession. Et elle, sera *Electre* - alias Lavinia. Avec *Le deuil sied à Electre*, Gwenaël Morin clôturait son cycle "Démonter les remparts pour finir le pont" avec une réécriture de la tragédie des Atrides par l'Américain Eugène O'Neill. Durée annoncée : 3 h 30. Et bien, même pas mal. Pire, les entractes abandonnent le public dans un suspense insoutenable : on revient ventre à terre boire les paroles acerbes et passionnées que se jettent les acteurs (prodigieux). Saluons ici l'audace des choix de mise en scène de Gwenaël Morin : l'amant - le père - le fils ne sont qu'un seul et même acteur, que nul accessoire ni costume ne cherche à

différencier.

Le domestique est un lecteur de didascalies et souffleur, auquel n'importe quel comédien peut ordonner « texte ! » comme les maîtres chez Marivaux auraient demandé des chaises.

Les spectateurs finissent par s'asseoir, un verre de rosé à la main...

Et puis, il y a cette manière de se déplacer. Les six acteurs, en permanence sur scène -le jardin de la rue Mons- avancent, reculent, entourent celui qui parle au gré des émotions, tel un chœur antique. À cela s'ajoute le texte superbe et savoureux d'O'Neill, la nuit étoilée, les bancs et souches d'arbres du jardin, où les spectateurs finissent par s'asseoir, un verre de rosé à la main... Il est 1 h 30 du matin, tout le monde est mort ou presque, et on part à regret. Vive le tragique ! *Le deuil sied à Electre*, à 22 heures au Jardin de la rue Mons - Maison

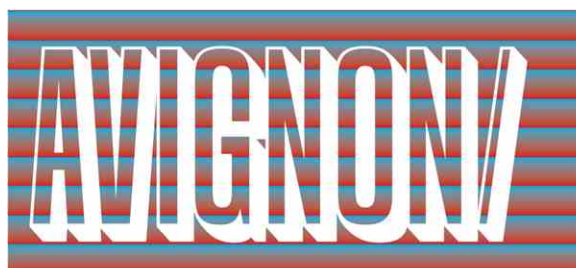
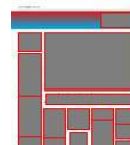
Jean-Vilar jusqu'au 23 juillet.

Durée : 3 h 30. Réservations : Cloître Saint-Louis, boutique du Festival - www.festival-avignon.com, 04 90 14 14 14. Tarifs : 35 €, 30 € et 10 €.



Gwenaël Morin signe avec *Le deuil sied à Electre* une mise en scène sans fausse note, dans l'écrin du jardin de la rue de Mons. Photo Raynaud de Lage

■



«Le deuil sied à Electre», Gwenaël Morin en état de sobriété

Dans le jardin de la Maison Jean-Vilar, le metteur en scène adapte en «arte povera» une pièce d'Eugène O'Neill, qui transpose la tragédie grecque dans l'Amérique de la guerre de Sécession. Dramatique et jouissif.

On n'en fera pas une question morale, mais formelle – et peut-être un peu politique. C'est une sacrée expérience cette année d'enjamber les murs du Palais rempli de décors, d'écrans, de musiques et de lumières, pour se retrouver à quelques dizaines de mètres de là dans le jardin nu de la rue Mons, avec une poignée d'acteurs, trois PROJOS et une table de pique-nique. Depuis quatre ans, Gwenaël Morin travaille à Avignon le théâtre en *arte povera*, montant le grand répertoire avec de petits moyens : Shakespeare, Quichotte, Eschyle, et cette année O'Neill ; sous le génial titre «Démonter les remparts pour finir le pont», il bâtit pierre à pierre une œuvre unique dans le paysage, à la fois modeste et ambitieuse, qui réfléchit sans cesse et devant le public à la manière dont elle se conçoit.

Table en plastique. Sous le

grand tilleul et à même le sol racineux du jardin de la Maison Jean-Vilar, six acteurs se tiennent en rond, vêtus de jeans et de tee-shirts clairs qui se retrouveront vite maculés de terre. On avait rapidement lu «Electre» sur un programme. Une première réplique qui fuse avec un vague accent populaire – «*Alors Vinnie, vot papa va rentrer!*» – nous transporte loin de la Grèce antique ; on pense à un feuilleton américain des années 80 genre *Dallas*, ou à un péplum doublé en français. Clytemnestre s'appelle Christine (fou rire dans les rangs), et son mari Ezra Mannon (le fameux papa) ne revient pas de la guerre de Troie mais de celle de Sécession. Morin adapte une pièce d'Eugène O'Neill de 1931, qui transpose la tragédie grecque dans l'Amérique des années 1860 entre la reddition du général Lee et l'assassinat d'Abraham Lincoln, et concentre le drame dans la grande demeure des Mannon, une famille

de notables de la Nouvelle-Angleterre, suspendue au seuil du spectacle au retour du patriarcat. Vinnie découvre alors qu'un de ses prétendants, un certain capitaine Brant (deuxième fou rire), est le fils bâtard d'un grand-oncle Mannon, mais aussi l'amant de sa mère. Déterminée à faire cesser cet adultère avant le retour de son père, elle menace Christine de tout révéler, mais celle-ci décide à l'inverse d'accélérer les choses et de tuer son mari pour rejoindre Brant et fuir avec lui. C'est alors que débarque Orin, le fils, qui, ébranlé par son expérience du front, doit en sus affronter le drame familial.

Rendons d'abord hommage au tour de force littéraire : Eugene O'Neill parvient à couler l'aberration tragique que constitue *Orestie* dans une forme réaliste et un contexte historiquement situé – idée banale qui suppose, pour ne pas tomber dans le ridicule, bien du génie. Dans cette

tragédie devenue saga, on n'invoque pas l'Olympe mais on jure sur le bon Dieu, et les structures primitives que sont l'inceste, la lignée et la malédiction se muent en syndromes psychologiques : c'est l'affection trop appuyée de Christine pour son fils, c'est Orin qui découvre qu'il préfère vivre avec sa sœur que prendre une épouse, c'est Vinnie obsédée par un père comme une gamine qui a manqué d'affection. Morin travaille ce texte en souplesse, toujours à la lisière de la parodie mais sans y verser jamais, et campe des figures très romanesques, dont les cris sont moins déclamatoires que viscéraux, incarnées par des acteurs formidablement engagés – citons Virginie Colmyn et surtout Grégoire Monsaingeon. Omniprésent, il joue à la fois Brant, Ezra et Orin, jusque dans cette géniale scène centrale du meurtre sur un bateau (une table en plastique), où il doit à la fois camper le fils assassin et l'amant assassiné. Ce moment paroxystique et jouissif, à la

fois dramatique et gaguesque, révèle la substantifique moelle du projet Morin : s'y articule à une intelligence du texte – tous ces hommes touchés par la malédiction se ressemblent dangereusement –, une vérité nue du théâtre – on a seulement un comédien pour jouer tous les personnages masculins.

Sol. Parfois un acteur rompt le fil tendu des dialogues : « *Texte !* » demande-t-il à un de ses camarades, en charge de suivre sur un document broché de plastique et aux pages toutes stabilisées l'avancée de la pièce. Comme toujours, Morin expose les dessous et les artifices du spectacle, dans une démarche qui tient moins du surplomb théorique que de la pédagogie pratique. C'est ainsi que depuis quatre ans, on assiste dans ce jardin à la création en direct du théâtre, une expérience qui ne relève pas de cette mystique dont on nous rabâche trop souvent les oreilles (non, un type et une chaise, ça ne fait pas nécessairement théâtre), mais du travail, collé

au sol. Et ce n'est pas un hasard si Julian Eggerickx qui tient ce soir-là dans sa main le texte, cherchant dans la nuit un peu de lumière pour poursuivre sa tâche, se trouve interpréter aussi le serviteur de la maison Mannon : le grand narrateur est un travailleur.

LUCILE COMMEAUX

Dans cette tragédie devenue saga, on n'invoque pas l'Olympe mais on jure sur le bon Dieu.

LE DEUIL SIED À ELECTRE, d'après Eugene O'Neill.

Adaptation et mise en scène **GWENAËL MORIN**. Au Jardin de la rue de Mons – Maison Jean-Vilar jusqu'au 23 juillet.



Morin campe des figures très romanesques, incarnées par des acteurs formidablement engagés. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE



Le deuil sied à Électre

AGNÈS FRESCHÉL

Gwenaël Morin monte la trilogie américaine sur un rythme d'enfer qui transfigure la tragédie en jeu de massacre loufoque

Le deuil sied à Électre

O'Neill à toute allure

Gwenaël Morin monte la trilogie américaine sur un rythme d'enfer qui transfigure la tragédie en jeu de massacre loufoque

Il fallait oser, et Gwenaël Morin ose toujours, avec plus ou moins de bonheur. Après *Le Songe*, *Quichotte* puis *Les Perses*, c'est avec *Électre* qu'il « démonte les remparts pour finir le pont », métaphore avignonnaise qu'il file depuis 4 ans dans le jardin de la rue de Mons. Un projet au long cours qui démonte les grands mythes littéraires et dramatiques, et construit effectivement des liens entre le répertoire et notre temps.

S'attaquer à *Électre* en choisissant l'adaptation d'O'Neill, écrite dans les années 1930, superpose plus que jamais les époques et les esthétiques. Dans la tragédie antique – où Agamemnon revient de la guerre de Troie et se fait tuer par son épouse Clytemnestre et son amant Égisthe (fils d'Atrée, cousin d'Agamemnon) – les meurtriers (qui vengeaient Iphigénie sacrifiée par son père, le même Agamemnon) se font à leur tour tuer par *Électre* et Oreste, fille et fils de Clytemnestre et Agamemnon.

O'Neill déplace l'intrigue après la guerre de Sécession, dans une Amérique nostalgique de l'esclavage. Le père Mannon devient

un juge et un officier sanguinaire, Christine/Clytemnestre une épouse forcée et amoureuse de son Adam (également cousin bâtard de son mari). Mais Lavinia/*Électre* en est, elle aussi, amoureuse, et Oreste est un fils aux élans incestueux jaloux de sa mère, puis de sa sœur : O'Neill écrit un théâtre psychologique très directement nourri de psychanalyse freudienne, qui se répand à son époque aux États-Unis.

Gwenaël Morin déplace encore, jouant des échos du texte avec l'Amérique trumpienne et sa nostalgie de l'esclavage, et faisant jouer le père, le fils et l'amant par le même comédien pour bien souligner les glissements œdipiens.

L'époustouflant **Grégoire Monsaingeon** joue en particulier la scène du meurtre d'Adam/*Égisthe* par Oren/*Oreste* en assumant les deux personnages dans une pantomime hilarante, et pourtant tragique. Le texte est rendu sans costume et sans décor, presque à plat, avec une sonorisation minimale, des changements de rôles, des comédiens constamment à vue. Les didascalies précises, psychologiques, sont lues par un coryphée moderne, **Julian Eggerickx**, qui désosse les intentions et crée les espaces imaginaires.

Les corps alors, et les dialogues, suffisent : **Virginie Colemyn** de sa voix rauque fait rendre gorge à Christine/Clytemnestre, en prise avec son désir et malade de sa maternité non désirée. **Barbara Jung**, à l'*Œdipe* irrésolu, amoureuse éconduite de son cousin,

matricide jalouse, venge son père fascinant, emportée par son désir. La tragédie des Atrides se rejoue dans un backlash de l'histoire, où les femmes ont accès à leur désir, mais pas au pouvoir. Meurtrières car dominées.

Chacune des trois pièces de la tragédie d'O'Neill se joue en moins d'une heure, à toute allure, superposant scènes conflictuelles et plaisir du jeu. Les spectateurices sont saisi·es à la fois par le rire et par l'effroi tragique, par l'histoire et par les coulisses du théâtre déployées à vue. Jubilatoire !

AGNÈS FRESCHÉL

Le Deuil sied à Électre a été créé le 7 juillet et se joue jusqu'au 23 juillet au jardin de Mons de la Maison Jean Vilar.



Le deuil sied à Électre, Gwenaël Morin, 2026 © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon





LE BILLET DE FABIENNE PASCAUD

Le deuil sied à Électre

Tragédie

Eugene O'Neill

TTTT

[3h30] Adaptation, scénographie et mise en scène Gwenaël Morin
[Jusqu'au 23 juillet, jardin de la rue de Mons, Festival d'Avignon, tél.: 04 90 14 14 14.]

Depuis que Tiago Rodrigues dirige le Festival d'Avignon, l'ogre Gwenaël Morin s'y empare chaque été d'un classique monstre du répertoire international pour en disséquer la puissance et lui faire rendre gorge. Rien qu'en le jouant à l'os, sans décor ni costume dans ces jardins de la Maison Jean-Vilar, haut lieu de la pensée vilarienne, si friande de textes partageurs. En 2026 : le délirant et noir *Le deuil sied à Électre* (1931), d'Eugene O'Neill (1888-1953), ouvertement inspiré de *L'Orestie*, d'Eschyle (458 av. J.-C.) et du mythe des Atrides. Sauf qu'ici, la guerre de Troie devient guerre de Sécession (1861-1865), que le roi victorieux Agamemnon s'appelle Ezra Mannon, héritier d'armateurs de la côte Est parti combattre les sudistes avec son fils Orin (Oreste). Sa fille, Lavinia (Électre), l'attend ardemment, haïssant une mère (Christine-Clytemnestre) qui trompe et déteste papa. Mère et fille s'épient dans leur demeure aux allures de tombeau. Et la machine infernale s'enclenche lorsque Lavinia annonce à Christine qu'elle connaît son amant : l'homme qu'elle aime... Quand reviennent des combats Orin et Ezra, meurtres et suicides s'enchaînent.

Que de dramaturges a inspiré *L'Orestie*, fondatrice du théâtre occidental comme de notre démocratie ! Ne s'achève-t-elle pas sur la création d'un tribunal où les hommes, et non plus les dieux, décident seuls de leur justice ? De quoi passionner, surtout en période trouble, ceux qu'intéresse le politique. De Jean Giraudoux (*Électre*, 1937) à Jean Anouilh (*Tu étais si gentil quand tu étais petit*, 1972) via Jean-Paul Sartre (*Les Mouches*, 1943), et jusqu'au comédien-dramaturge Simon Abkarian (*Électre des bas-fonds*, 2019). Mais là n'est pas la tentation

d'Eugene O'Neill, admirateur du théâtre ultra psychologique du Suédois August Strindberg (1849-1912) et fasciné par Sigmund Freud. Même s'il situe sa trilogie à la fin de la guerre de Sécession, période traumatisante de l'histoire américaine. Est-ce parce qu'il eut beaucoup à souffrir de la dépression de sa mère – sous morphine dès sa naissance à cause d'un accouchement douloureux – qu'il fait un vampire de sa Christine, qu'incarne magistralement Virginie Colemyn, acculée au suicide par trop de culpabilité ? Comme bientôt Orin... Tous sont damnés dans la tragédie crépusculaire, où les Enfers sont sur terre. Et rien n'y annonce des jours meilleurs comme chez Eschyle.

Peu de metteurs en scène se sont risqués en France à cette morbide saga, digne d'une série métaphysico-policière d'aujourd'hui. Stuart Seide en 1980, Jean-Louis Martinelli en 1999. Gwenaël Morin s'y attaque avec la modestie et l'audace qu'on lui connaît. Depuis la folle aventure de son Théâtre permanent d'Aubervilliers (2009-2012), où il revendiquait de « *sortir le théâtre de sa condition de produit de consommation pour élites blasées* ». Il a réduit *Le deuil sied à Électre* à l'essentiel, le fait jouer vite (mais moins que d'habitude, à 56 ans il s'est assagi...) et en distribuant plusieurs rôles à certains acteurs ; mais moins que d'ordinaire, et sans défier cette fois âges et genres des personnages. Le squelette, ricanant, de la pièce ne s'en révèle que mieux. Au point que la méchanceté de ses héros fait rire, souvent. Pourtant, tous ont d'insensés rêves de lumières, d'îles du Sud enchantées. Mais des fantômes les possèdent. « *Pourquoi les morts ne peuvent-ils pas mourir ?* », entend-on dans la pièce...



Virginie Colemyn et Grégoire Monsaingeon, puissants héros tragiques.



CULTURE

Gwenaël Morin emmène les Atrides en Amérique

Le metteur en scène propose une relecture du mythe d'Electre en le transposant au temps de la guerre de Sécession, un projet au long cours

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyé spécial

Le deuil... commence par un seuil. Pour accéder à l'écran du jardin de Mons, niché tout près des hauts flancs du Palais des papes, le spectateur doit traverser la Maison Jean-Vilar à la nuit tombée. Comme un bref passage par le temple consacré au mythique fondateur du Festival d'Avignon, qui aurait été conçu pour l'imprégner de l'esprit de l'emblématique directeur du Théâtre national populaire, que Gwenaël Morin perpétue à sa manière depuis quatre ans.

Ce *Deuil sied à Electre* ponctue un projet au long cours commencé par une proposition de Tiago Rodrigues : revisiter un classique dans chacune des quatre éditions de son premier mandat de directeur. Depuis 2023, Gwenaël Morin a successivement adapté et mis en scène un *Songé* d'après Shakespeare, un *Quichotte* d'après Cervantes, des *Perses* d'après Eschyle.

Autant de mises en œuvre de son programme gentiment radical, que résume le truculent intitulé de ce projet : « Démontez les remparts pour finir le pont ». Soit un théâtre à l'état brut, sans décor ni costume, qui ambitionne de réduire la distance entre le public et des textes tout autant désossés que réduits à l'os.

C'est donc *Electre* qu'a élue Gwenaël Morin pour clore cette longue résidence. Pas celle d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide, mais la réécriture de *L'Orestie* par le dramaturge américain Eugene O'Neill (1888-1953), Prix Nobel de littérature en 1936 et quelque peu oublié depuis. *Le deuil sied à Electre*, créé à New York en 1931, a jusqu'ici été peu monté en France – et

jamais depuis la version de Jean-Louis Martinelli, en 1999.

Gwenaël Morin lui-même n'y pensait pas, triturant les antiques versions d'*Electre* jusqu'à un « coup de foudre » pour la pièce d'O'Neill – en réalité une trilogie. Motif de cette fascination : le conflit, chez le dramaturge américain, y est partout. Et pour cause, ce dernier relit le mythe des Atrides à travers sa fascination pour la psychanalyse, qui noircit les protagonistes en leur inoculant une épaisse couche de névroses.

Succession de drames

Cette *Orestie* particulièrement œdipienne est transposée dans l'Amérique sortant de la guerre de Sécession (1861-1865). Et plus précisément au moment de l'abolition de l'esclavage, puisque nous suivons la famille Mannon entre 1865 et 1866. Ce judicieux déplacement de la Grèce antique à l'Amérique moderne nous adresse un écho depuis l'aube de la tragédie : les racines de ce pays étaient-elles pourries dès l'origine ? Et ce qui doit pourrir, doit-il aussi mourir ?

Chez les Mannon, oui, semble-t-il. Tout, dans cette famille où rôde l'inceste, n'est que conflit, haine, meurtre. Entre Vinnie (*Electre*), qui déteste sa mère, Christine (*Clytemnestre*) et adore son père, Ezra (*Agamemnon*), lui-même abhorré par son fils Orin (*Oreste*), qui aime évidemment sa mère. Laquelle vit une relation adultère avec Adam Brant (*Egisthe*), sous l'œil du serviteur, Seth, assurant le rôle du chœur grec.

Tournant autour du jeu texte à la main, Julian Eggerickx s'épanouit en coryphée, dans une distribution où brille particulièrement Virginie Colemyn, en *Clytemnestre* hantée. Et damnée, comme

chaque personnage qui au choix mourra ou se suicidera, conformément au destin résumé par Lavinia : « *Il y a des choses, ou des noms, qui doivent mourir.* »

Non sans avoir vécu, trois heures durant, grâce à une troupe portant haut le geste singulier de Gwenaël Morin, misant sur un jeu à la fois infime et généreux, archaïque et potache. Un jeu qu'on joue, autant qu'on joue à le jouer. Et qui persiste à croire à une éternité, celle des corps et des voix. *Le deuil sied à Electre* est long.

On a le temps de se passionner pour cette succession de drames, évidemment aussi de s'y ennuyer. De regarder un instant le ciel au-dessus du jardin de Mons, pour savourer mieux qu'un spectacle, une certaine idée du théâtre. Celle où l'on invite le public à s'asseoir au milieu des comédiens sur des chaises en plastique servant jusque-là de décor, où on lui sourit et à qui on offre même du rosé à l'entracte. Comme une possible convivialité dans l'art, qui perpétue à sa façon le souffle de Jean Vilar. ■

YOUNESS BOUSENNA

**C'EST UN THÉÂTRE
À L'ÉTAT BRUT, SANS
DÉCOR NI COSTUME, QUI
AMBITIONNE DE RÉDUIRE
LA DISTANCE ENTRE
LE PUBLIC ET DES TEXTES
RÉDUITS À L'OS**

Le deuil sied à Electre.

Adaptation, mise en scène et scénographie Gwenaël Morin. Jusqu'au 23 juillet



Le jardin de la rue de Mons sied à Gwenaël Morin



Billet de blog

Le Club de Mediapart

Avignon. Gwenaël Morin achève son cycle « Démonter les remparts pour finir le pont » dans le jardin de la rue de Mons avec « Le deuil sied à Electre » d' Eugène O'Neill. Il retrouve les ombres des arbres éclairés dans la nuit, l'absence de tout décor et de vieux complices, en particulier dans le rôle d'Electre, la fabuleuse Virginie Colemyn Agrandir l'image : Illustration 1

L'équipe du spectacle "Le deuil sied à Electre" © Christophe Raynaud de Lage

Il y a comme un parfum sentant bon les effluves de feu l' aventure du Théâtre permanent m'ont confié ces vieux briscards que sont les arbres du jardin de la rue de Mons au dessus de la maison Jean Vilar. Une nuit, m'ont- ils confié, Gwenaël Morin leur avait raconté cette vieille et belle histoire. Comment avec des actrices et des acteurs en devenir, il avait ouvert aux Laboratoires d'Aubervilliers, un théâtre où, jour et nuit, ça répétait, ça lisait, ça jouait tout le temps, et on pouvait venir, regarder, discuter, s'attarder. C'était le Théâtre permanent, nom non usurpé. Morin avait ainsi mis en scène au fil des années, à l'arrache et à l'arrachée, cinq classiques du répertoire joués par des actrices et des acteurs grandissant au fil des spectacles, avec un final mémorable au Théâtre de la Bastille où les cinq pièces à leur répertoire étaient montées les unes à la suite des autres, du soir au matin. Beau souvenir.

Depuis Morin a vécu d'autres aventures, à Lyon et ailleurs. Ces jours-ci au [Festival d'Avignon](#), il clôt la dernière en date des pièces du cycle qu'il a titré « Démonter les remparts pour finir le pont ». Sur proposition de [Tiago Rodrigues](#), le directeur du festival qui venait d'être nommé pour quatre ans (il a été récemment renouvelé), Morin devait monter, chaque année, une pièce écrite dans la langue du pays invitée au festival. Le projet n'a tenu cette promesse que lors des deux premières éditions mais le projet a continué. Et si cette année le festival honore la langue coréenne avec une flopée de spectacles souvent passionnants, c'est une pièce d'un américain, Eugène O'Neill, *Le deuil sied à Electre* traduite par Louis-Charles Sirjacq (éditée à l'Arche) que met en scène en l'adaptant Gwenaël Morin. Coté plateau, le metteur en scène retrouve des vieux complices du Théâtre permanent -qui, avec ou sans lui, ont depuis fait du chemin- et nous fait connaître de jeunes recrues. Nommons les toutes et tous : Fabien-Aissa Busetta, Virginie Colemyn, Kady Duffy, Julian Eggenrickx, Barbara Jung, Grégoire Monsaingeon.



Quelque soit la pièce, Morin part du lieu où le gradin unique des spectateurs est adossé à la paroi au fond du jardin. Devant, un terrain nu, bordé d'arbres et de buissons. Un escalier mène à la maison Jean Vilar, antenne de la BNF. C'est là un cadre unique pour toutes les pièces. Pas de décor construit ou élaboré. Mais des accessoires, des bricoles, au besoin quelques chaises en plastique blanc où, dans la nuit, quelques spectateurs pourront venir s'asseoir quand le spectacle sera bien avancé, autrement dit avec quelques morts au compteur.

O'Neill reprend l'histoire des Atrides, du meurtre d'Agamemnon à la vengeance d'Oreste en transposant l'action dans une famille américaine provinciale au printemps et en été dans les années 1865/66, années de la guerre de Sécession.

Tout se passe dans la maison des Mannon. Il y a le père Ezra qui revient de la guerre, sa femme Christine, leur fille Lavinia, rivales à bien des égards mais aussi d'autres hommes capitaine d'artillerie ou de bateau. Ezra Mannon revient du front, il disparaîtra avant la fin de la pièce tandis Adam Brant, le fils caché de la famille va refaire surface, cela sur fond permanent de querelles, de jalousies et de vision du monde opposées entre la mère et la fille. Cette dernière verra son monde s'écrouler et les morts des êtres aimés et d'autres détestés s'accumuler. A la fin des trois pièces, elle reste seule. Magnifique dernière tirade : « J e suis la dernière des Mannon, je dois me châtier moi-même ! Vivre seule avec les morts est un acte de justice pire que la mort ou la prison ! Je ne s o r t i r a i j a m a i s e t n e v e r r a i p e r s o n n e : J e v a i s f a i r e c l o u e r l e s v o l e t s p o u r q u e l a l u m i è r e d u s o l e i l n e p u i s s e j a m a i s r e n t r e r . J e v i v r a i s s e u l e a v e c l e s m o r t s e t l e s l a i s s e r a i s ' a c h a r n e r s u r m o i , j u s q u ' à c e q u e l a m a l é d i c t i o n s o i t l e v é e e t q u e l a d e r n i è r e M a n n o n s o i t m o r t e ».

Eschyle, Sophocle et Euripide, devenus inséparables depuis leur disparition, ont discrètement fait le déplacement rue de Mons à l'invitation de leurs vieux amis et admirateurs que sont les arbres du jardin. J'ai épié la conversation des trois loustics venus se rafraîchir devant la fontaine d'eau à l'orée de la troisième pièce. Ils disaient avoir beaucoup de respect et d'affection pour cet américain, comment vous dites, O'Neill, c'est ça, Eugène. Eschyle ne le trouvait pas assez coupant, Sophocle lui avait su gré de transposer l'action loin de la Grèce quand à Euripide, il chercha un plagiat d'une scène de ses pièces mais n'en trouva pas. Alors, après avoir tout de même regardé une ou deux fois l'heure qu'il était -il leur semblait que le rythme faiblissait ça et là- en bons connaisseurs des affaires scéniques, ils ont apprécié la complicité et la voracité partagées entre O'Neill et Morin, et ils sont repartis vers l'Olympe avec chacun un sac à l'effigie du [festival d'Avignon](#).

[Festival d'Avignon](#), « Le deuil sied à Electre » d'après Eugène O'Neill, mise en scène Gwenaël Morin. Jardin de la rue de Mons, 22h (durée 3h30) jusqu'au 23 (sf 14 et 19)

Puis tournée à la rentrée : Théâtre Olympia Tours du 13 au 15 oc, du 4 au 10 déc au Théâtre de la commune d'Aubervilliers, du 18 au 22 janv puis du 26 au 29 au TNBA de Bordeaux.

Traduction du texte par Louis-Charles Sirjacq à o'Arche



Le deuil sied à Électre d'après Eugène O'Neill, traduction Louis-Charles Sirjacq (L'Arche éditeur), adaptation, mise en scène et scénographie Gwenaël Morin.



« Dans Le deuil sied à Electre , c'est l'aristocratie américaine, les Seigneurs du Nord, rigides et fermés, qui entrent en scène. La pièce a été élaborée, et en grande partie composée, au Château du Plessis en Touraine où O'Neill s'était installé avec sa femme Carlotta au début de 1929. Inspiré par la trilogie de L'Orestie d'Eschyle, l'auteur implante la pièce dans la Nouvelle Angleterre durant la Guerre de Sécession et l'abolition de l'esclavage.

Le deuil sied à Electre sonne comme un glas. Le dramaturge a su l'imprégner de la terreur tragique. Mais les éléments classiques de la tragédie - responsabilité humaine, faute tragique et catharsis - sont remplacés par une analyse psychologique des personnages. Et c'est la lumière impitoyable qu'il projette sur le mécanisme des obsessions et des insatisfactions de ses personnages qui donne à cette oeuvre sa force funeste. » (Le deuil sied à Electre d'Eugène O'Neill, traduction de Louis-Charles Sirjacq, L'Arche).

L'auteur commence son existence par ce qu'il appellera son école de vie : il se fait marin, embarque sur des cargos mauvais, vit dans les quartiers du port de Buenos Aires, de Liverpool et de New York. Il connaît les affres de l'alcool, tente de se suicider, et est atteint de tuberculose. C'est dans un sanatorium du Connecticut qu'il entame, à l'âge de vingt-quatre ans, ce qu'il appelle sa renaissance : il commence à écrire des pièces de théâtre. Ouf !

Le spectacle de Gwenaël Morin s'est installé avec bonheur dans le Jardin de la rue de Mons, sous les arbres tutélaires et l'immensité du ciel étoilé, lieu de l'ancien bureau de presse du [Festival d'Avignon](#), avant que celui-ci n'élise domicile au Cloître Saint-Louis. Le Jardin représente ainsi l'extérieur boisé et fleuri de la maison des Mannon en Nouvelle-Angleterre vers 1865/1870.

Maison bourgeoise et de maître, s'il en est, du Général autoritaire de Brigade Ezra Mannon, de sa femme Christine, de leur fille Lavinia (Electre), et de leur fils Orin (Oreste). Sont familiers de ces lieux privilégiés quoique désolés et maussades à présent, Peter Niles (Fabien-Aïssa Busetta), Capitaine



d'artillerie et sa soeur Hazel Niles (Kady Duffy). Un intrus aussi dans les lieux, le bâtard Adam Briant, capitaine de marine du « Flying Trade ».

Ajoutons - ce qui met du jeu et de l'ironie dans le propos - que le père Mannon, et son fils et le jeune intrus qui voudrait venger sa mère répudiée, sont interprétés par le même Grégoire Monsaingeon, vif, spirituel, portrait vivant de ces figures masculines dites nobles, quand bien mêmes elles seraient en perdition. L'homme de main et l'intendant du domaine, enclin à la boisson et qui chante des chansons de loup de mer, le souffleur aussi, est joué avec une rigueur amusée par Julian Eggerickx, fidèle de Gwenaël Morin.

Les scènes de crise sont essentielles pour le metteur en scène, quand le drame bascule - O'Neill est féru de psychanalyse freudienne alors naissante. Jouant de la proximité anglaise entre les mots mourning (deuil) et morning (matin), il s'interroge sur le deuil - la promesse secrète d'une aube à venir.

Les conflits dans le cadre familial éclatent, la mère, le père, le fils, la fille et l'amant de la fille qui est aussi l'amant de la mère. Ces scènes sont révélatrices d'un malaise et d'un mal-être, de frustrations et d'insatisfactions. Et le deuil, seuil ultime du chagrin et de la souffrance existentielle, est envisagé comme seuil d'un monde à venir à la dimension transformatrice.

Les relations familiales sont tumultueuses : mère et fille, rivales, se haïssent ouvertement et sans ambages - amertume profonde et postures de défi. La mère implacable est interprétée par l'art du théâtre de Virginie Colemyn, brillante tragédienne dans l'âme, entre mauvaise foi et ironie. Sa parole décidée fuse, parlant tel un rare oracle dispensateur de terreur et d'effroi.

Telle mère telle fille, et celle-ci - Barbara Jung - suit de près son aînée grâce à une présence scénique lumineuse, rebelle, intransigeante, radicale. Toutes deux sont le spectacle à l'intérieur du spectacle - le théâtre dans le théâtre - face à Peter, à Hazel, à l'intendant et à tous les hommes de la maison.

Une représentation intense, un échange de jeu de balles particulièrement alerte, qui réveille une oeuvre littéraire éloquente - sous-bassement de la condition fragile d'être au monde et qui peut aussi renaître de ses cendres.

Le deuil sied à Électre d'après Eugène O'Neill, avec Fabien-Aïssa Busetta, Virginie Colemyn, Kady Duffy, Julian Eggerickx, Barbara Jung, Grégoire Monsaingeon, traduction Louis-Charles Sirjacq (L'Arche éditeur), adaptation, mise en scène et scénographie Gwenaël Morin, lumières Philippe Gladieux, assistantat à la mise en scène Canelle Breymayer. Les 8 9 | 11 12 13 | 15 16 17 18 | 20 21 22 23 juillet au [Festival d'Avignon](#) In, à 22h, à la Maison Jean Vilar - Jardin de la rue de Mons. Du 13 au 15 octobre 2026 Théâtre Olympia – CDN de Tours. Du 04 au 10 décembre 2026 Commune - CDN d'Aubervilliers. Du 19 au 22 janvier 2027 puis du 26 au 29 janvier 2027 TNBA - CDN de Bordeaux. Du 23 au 26 mars 2027 Bonlieu - scène nationale d'Annecy. Du 9 au 13 novembre 2027 Théâtre Les Célestins, Lyon.

Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage.



7/9/26, 5:53 PM

Avignon 2026 : "Le Deuil sied à Électre", les Atrides au temps de la guerre de Sécession dans un spectacle à l'essentiel

Avignon 2026 : "Le Deuil sied à Électre", les Atrides au temps de la guerre de Sécession dans un spectacle à l'essentiel

T [telerama.fr/theatre-spectacles/avignon-2026-le-deuil-sied-a-electre-les-atrides-au-temps-de-la-guerre-de-secession-dans-un-spectacle-a-l-essentiel_cri-7045090.php](https://www.telerama.fr/theatre-spectacles/avignon-2026-le-deuil-sied-a-electre-les-atrides-au-temps-de-la-guerre-de-secession-dans-un-spectacle-a-l-essentiel_cri-7045090.php)

Fabienne Pascaud

July 9, 2026

Intelligemment mis en scène par Gwenaél Morin, le texte très noir d'Eugene O'Neill, inspiré de "L'Orestie" et son inépuisable cortège de drames, est révélé par un jeu à l'os aux jardins de la Maison Jean-Vilar.



[Virginie Colemyn, magistrale Christine aux airs de vampire. Photo Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon](#)

Publié le 09 juillet 2026 à 09h57

<https://www.telerama.fr/theatre-spectacles/avignon-2026-le-deuil-sied-a-electre-les-atrides-au-temps-de-la-guerre-de-secession-dans-un-spectacl...> 1/3



7/9/26, 5:53 PM

Avignon 2026 : "Le Deuil sied à Électre", les Atrides au temps de la guerre de Sécession dans un spectacle à l'essentiel

Mis à jour le 09 juillet 2026 à 16h19

Depuis que [Tiago Rodrigues](#) dirige le Festival d'Avignon, l'ogre Gwenaël Morin s'y empare chaque été d'un classique monstre du répertoire international pour en disséquer la puissance et lui faire rendre gorge. Rien qu'en le jouant à l'os, sans décor ni costume dans ces jardins de la Maison Jean-Vilar, haut lieu de la pensée vilarienne, si friande de textes partageurs. En 2026 : le délirant et noir *Deuil sied à Électre* (1931), d'Eugene O'Neill (1888-1953), ouvertement inspiré de *L'Orestie*, d'Eschyle (– 458 av. J.-C.) et du mythe des Atrides. Sauf qu'ici la guerre de Troie devient guerre de Sécession (1861-1865), que le roi victorieux Agamemnon s'appelle Ezra Mannon, héritier d'armateurs de la Côte Est parti combattre les sudistes avec son fils Orin (Oreste). Sa fille, Lavinia (Électre) l'attend ardemment, haïssant une mère (Christine-Clytemnestre) qui trompe et déteste papa. Mère et fille s'épient dans leur demeure aux allures de tombeau. Et la machine infernale s'enclenche lorsque Lavinia annonce à Christine qu'elle connaît son amant : l'homme qu'elle aime... Quand reviennent des combats Orin et Ezra, meurtres et suicides s'enchaînent.

Que de dramaturges a inspirés *L'Orestie*, fondatrice du théâtre occidental comme de notre démocratie ! Ne s'achève-t-elle pas sur la création d'un tribunal où les hommes, et non plus les dieux, décident seuls de leur justice ? De quoi passionner, surtout en période trouble, ceux qu'intéresse le politique. De Jean Giraudoux (*Électre*, 1937) à Jean Anouilh (*Tu étais si gentil quand tu étais petit*, 1972) via Jean-Paul Sartre (*Les Mouches*, 1943) et jusqu'au comédien-dramaturge Simon Abkarian (*Électre des bas-fonds*, 2019). Mais là n'est pas la tentation d'Eugene O'Neill, admirateur du théâtre ultra psychologique du Suédois August Strindberg (1849-1912) et fasciné par Sigmund Freud. Même s'il situe sa trilogie à la fin de la guerre de Sécession, période traumatisante de l'histoire américaine. Est-ce parce qu'il eut beaucoup à souffrir de la dépression de sa mère — sous morphine dès sa naissance à cause d'un accouchement douloureux — qu'il fait un vampire de sa Christine, qu'incarne magistralement Virginie Colman, acculée au suicide par trop de culpabilité ? Comme bientôt Orin... Tous sont damnés dans la tragédie crépusculaire, où les Enfers sont sur terre. Et rien n'y annonce des jours meilleurs comme chez Eschyle.

Peu de metteurs en scène se sont risqués en France à cette morbide saga, digne d'une série métaphysico-policière d'aujourd'hui. Stuart Seide en 1980, Jean-Louis Martinelli en 1999. Gwenaël Morin s'y attaque avec la modestie et l'audace qu'on lui connaît. Depuis la folle aventure de son Théâtre permanent d'Aubervilliers (2009-2012), où il revendiquait de « *sortir le théâtre de sa condition de produit de consommation pour élites blasées* ». Il a réduit *Le deuil sied à Électre* à l'essentiel, le fait jouer vite (mais moins que d'habitude, à 56 ans il s'est assagi...) et en distribuant plusieurs rôles à certains acteurs ; mais moins que d'ordinaire, et sans défier cette fois âges et genres des personnages. Le squelette, ricanant, de la pièce ne s'en révèle que mieux. Au point que la méchanceté de ses héros fait rire, souvent. Pourtant tous ont d'insensés rêves de lumières, d'îles du Sud enchantées. Mais des fantômes les possèdent. « *Pourquoi les morts ne peuvent-ils pas mourir ?* », entend-on dans la pièce...

Le Deuil sied à Électre. Trilogie tragique. Eugene O'Neill. Adaptation, scénographie et mise en scène Gwenaël Morin. Jusqu'au 23 juillet, jardin de la rue de Mons, Festival d'Avignon. Tél. :

Avignon 2026 : Gwenaël Morin explore la mort et la manipulation avec "Le deuil sied à Electre", une bouleversante tragédie



Peu jouée en France, portée par une distribution impressionnante, la pièce de théâtre d'Eugene O'Neill a trouvé son public. Article rédigé par

Mohamed Berkani

Avignon suffoque sous la chaleur. Lors de la première de *Le deuil sied à Electre*, mardi 7 juillet, il fait encore 28 degrés à 22 heures sous les arbres du Jardin de la rue de Mons-Maison Jean Vilar. Les six comédiens, trois hommes et trois femmes, surgissent brusquement et entament une discussion enflammée. Le ton est donné : les sentiments sont exacerbés, à la limite de la rupture à tout instant. Une forme de folie s'empare des personnages.

Passionné par la figure d'Électre, Gwenaël Morin (Nouvelle fenêtre) adapte l'œuvre du dramaturge américain Eugene O'Neill qui transpose le mythe des Atrides aux Etats-Unis au sortir de la guerre de Sécession dans une famille aisée de la côte Est. *Le deuil sied à Électre* (*Mourning Becomes Electra*, 1931), inspirée de l'*Orestie* d'Eschyle, est composée de trois pièces : *Homecoming* (*Le Retour*), *The Hunted* (*Traqués*) et *The Haunted* (*Hantés*). Le metteur en scène se dit fasciné par les moments de crise et les scènes de conflit. Il en est comblé avec cette trilogie habitée par une tension permanente et des personnages torturés.

Scène de "Le deuil sied à Electre" de Gwenaël Morin. (CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE / [FESTIVAL D'AVIGNON](#))

Chez les Mannon, famille de la haute société, les conflits sont latents. Quand Ezra, juge et général, revient de la guerre, la famille sombre dans la tragédie. Christine, sa femme, s'arrange pour l'assassiner afin de vivre au grand jour son amour adultérin avec Adam Brant, capitaine de bateau issu d'une branche reniée par la famille. Et il y a Lavinia (Électre) qui veut venger son père au nom de la justice. Elle parvient à convaincre son frère Orin de tuer l'amant de leur mère. Ce dernier, une



fois l'irréparable commis, s'interroge si l'intention relève de la justice ou de la vengeance d'une femme aimée et délaissée.

Dans cette tragédie, traversée par de très rares moments d'humour, les crises sont paroxystiques. Le cycle infernal de la vengeance emporte les êtres et les âmes. La culpabilité ronge les survivants et la frontière entre la haine et l'amour est des plus ténues. Qui manipule qui ? Les victimes d'hier seront-elles les bourreaux de demain ? Comment y mettre fin ?

Virginie Colemyn dans "Le deuil sied à Electre" de Gwenaël Morin. (CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE / [FESTIVAL D'AVIGNON](#))

Dans la cour du jardin, les six comédiens endossent plusieurs rôles, en assurant des scènes très fortes, comme lorsque Grégoire Monsaingeon interprète à la fois Orin et Adam, l'assassin et la victime, déclenchant les rires de l'assistance.

Moment de légèreté et de spontanéité : après la seconde pause, les spectateurs sont invités à partager l'expérience théâtrale en investissant les lieux, à prendre place non loin de la scène. Certains se sont tout simplement assis sur les chaises des acteurs, obligeant ces derniers à improviser en milieu de pièce pour récupérer leurs biens, indispensables pour la narration.

Peu jouée en France, Le deuil sied à Électre , portée par une distribution inspirée, a rencontré son public qui lui a réservé une longue ovation à 1h30 du matin. La pièce dure 3h30 et non 2h30 comme annoncé. Dehors, même au cœur de la nuit, les températures refusent obstinément de se montrer clémentes.

Vous pouvez désormais privilégier l'affichage des articles de franceinfo dans les résultats de recherche Google. Comment ça marche ?

[ajouter comme source préférée](#)

[\(Nouvelle fenêtre\)](#)

[La Quotidienne Culture](#)

[les mots-clés associés à cet article](#)

[Flash info](#)

[lire l'article](#)



« Le Deuil sied à Électre », dans le Jardin de la rue de Mons : Gwenaël Morin fait éclater la vérité crue et brûlante de la trilogie d'Eugène O'Neill



Maison Jean-Vilar - Jardin de la rue de Mons / texte d'après Eugene O'Neill / adaptation et mise en scène Gwenaël Morin

Après *Le Songe* en 2023, *Quichotte* en 2024 et *Les Perses* en 2025, Gwenaël Morin achève son cycle avignonnais « Démonter les remparts pour finir le pont » avec une mise en scène du *Deuil sied à Électre*. Au plus brut d'un théâtre qui fait éclater la vérité crue et brûlante du présent, six remarquables interprètes mettent en tension les névroses et les secrets d'une famille américaine dont le destin tragique fait écho à celui des Atrides.

« Texte ! », lance une comédienne à l'un de ses partenaires de jeu. Brochure en main, l'acteur lui souffle les premiers mots de la réplique qu'elle vient d'oublier. Elle repart sans ciller dans les avancées dramatiques et psychologiques du *Deuil sied à Électre*, trilogie d'Eugène O'Neill (écrite en 1931, cinq ans avant que l'écrivain ne reçoive le Prix Nobel de littérature) qui transpose le mythe des Atrides aux États-Unis, à la fin de la Guerre de Sécession. La représentation se poursuit comme si de rien n'était. Elle continue de se nourrir des aléas de l'instant, s'octroie toutes les libertés nécessaires à l'expression du théâtre brut et organique que Fabien-Aïssa Busetta, Virginie Colemyn, Kady Duffy, Julian Eggerickx, Barbara Jung et Grégoire Monsaingeon servent avec passion. Tous les six sont admirables. C'est sur eux que repose la réussite du projet pensé par Gwenaël Morin. Comme les trois premiers volets du cycle que vient clore ce spectacle, *Le Deuil sied à Électre* se passe de décor et de costumes, presque entièrement d'accessoires. Ici, tout est centré sur le jeu, seule compte la puissance expressive avec laquelle les interprètes mettent en tension les relations de crise qui opposent les différents membres de la famille Mannon.

Un spectacle qui fait théâtre de tout, avec trois fois rien

La plupart de ces personnages mourront. Deux seront assassinés et deux se suicideront. Ezra, le père, partage le destin d'Agamemnon. A peine revenu du champ de bataille, il est tué par son

PUBLICATION: journal-laterrasse.fr

PAYS: FRA

TYPE: Web

EAE: €12.20

AUDIENCE: 1121

TPOLOGIE DU SITE WEB: Arts and Entertainment/Performing Arts

VISITES MENSUELLES: 34100.06

JOURNALISTE:

URL: www.journal-laterrasse.fr



[> Version en ligne](#)

> 9 juillet 2026 à 10:32

épouse Christine qui, comme Clytemnestre, est aidée dans son crime par son amant. Orin et Vinnie, leurs enfants, marchent sur les traces d'Oreste et d'Électre, soumis au poids des traumatismes et des carcans émotionnels qui leur ont été transmis en héritage. Dans la mise en scène du directeur de la Compagnie Théâtre Permanent, la représentation est complètement ouverte et décloisonnée. Invités, s'ils le souhaitent, à s'installer au sein de l'espace de jeu après le second entracte, le public fait pleinement partie du spectacle libre et généreux auquel il assiste. Cette vision incandescente du Deuil sied à Électre fouille les mouvements tragiques d'une histoire d'amour filial, d'adultère, de châtimement, de liens toxiques et de secrets enfouis, sans jamais se prendre au sérieux. Faisant théâtre de tout avec trois fois rien, Gwenaél Morin nous invite à vivre une expérience de spectatrices et spectateurs en dehors des sentiers battus. Une expérience ample, intense, joyeuse qui sort du naturalisme pour mieux célébrer la force d'un art qui s'invente et se vit au présent.

Manuel Piolat Soleymat

Festival d'Avignon : dans le beau «Le deuil sied à Electre», Gwenaël Morin en état de sobriété

Dans le jardin de la Maison Jean-Vilar, le metteur en scène adapte en «arte povera» une pièce d'Eugène O'Neill, qui transpose la tragédie grecque dans l'Amérique de la guerre de Secession. Dramatique et jouissif. On n'en fera pas une question morale, mais formelle – et peut-être un peu politique. C'est une sacrée expérience cette année d'enjamber les murs du Palais rempli de décors, d'écrans, de musiques et de lumières, pour se retrouver à quelques dizaines de mètres de là dans le jardin nu de la rue Mons, avec une poignée d'acteurs, trois projos et une table de pique-nique. Depuis quatre ans, Gwenaël Morin travaille à Avignon le théâtre en arte povera, montant le grand répertoire avec de petits moyens : Shakespeare Quichotte Eschyle , et cette année O'Neill ; sous le génial titre «Démonter les remparts pour finir le pont», il bâtit pierre à pierre une œuvre unique dans le paysage, à la fois modeste et ambitieuse, qui réfléchit sans cesse et devant le public à la manière dont elle se conçoit.

Sous le grand tilleul et à même le sol racineux du jardin de la Maison Jean-Vilar, six acteurs se tiennent en rond, vêtus de jeans et de tee-shirts clairs qui se retrouveront vite maculés de terre. On avait rapidement lu «Electre» sur un programme. Une première réplique qui fuse avec un vague accent populaire – «Alors Vinnie, vot papa va rentrer !» – nous transporte loin de la Grèce antique ; on pense à un feuilleton américain des années 80 genre Dallas, ou à un péplum doublé en français. Clytemnestre s'appelle Christine (fou rire dans les rangs), et son mari Ezra Mannon (le fameux papa) ne revient pas de la guerre de Troie mais de celle de Sécession. Morin adapte une pièce d'Eugène O'Neill de 1931, qui transpose la tragédie grecque dans l'Amérique des années 1860 entre la reddition du général Lee et l'assassinat d'Abraham Lincoln, et concentre le drame dans la grande demeure des Mannon, une famille de notables de la Nouvelle-Angleterre, suspendue au seuil du spectacle au retour du patriarcat. Vinnie découvre alors qu'un de ses prétendants, un certain Capitaine Brant (deuxième fou rire), est le fils bâtard d'un grand-oncle Mannon, mais aussi l'amant de sa mère. Déterminée à faire cesser cet adultère avant le retour de son père, elle menace Christine de tout révéler, mais celle-ci décide à l'inverse d'accélérer les choses et de tuer son mari pour rejoindre Brant et fuir avec lui. C'est alors que débarque Orin, le fils, qui, ébranlé par son expérience du front, doit en sus affronter le drame familial.

Paroxystique et jouissif

Rendons d'abord hommage au tour de force littéraire : Eugène O'Neill parvient à couler l'aberration tragique que constitue l'Orestie dans une forme réaliste et un contexte historiquement situé – idée banale qui suppose, pour ne pas tomber dans le ridicule, bien du génie. Dans cette tragédie devenue saga, on n'invoque pas l'Olympe mais on jure sur le bon Dieu, et les structures primitives que sont l'inceste, la lignée et la malédiction se muent en syndromes psychologiques : c'est l'affection trop appuyée de Christine pour son fils, c'est Orin qui découvre qu'il préfère vivre avec sa sœur que prendre une épouse, c'est Vinnie obsédée par un père comme une gamine qui a manqué d'affection.



Morin travaille ce texte en souplesse, toujours à la lisière de la parodie mais sans y verser jamais, et campe des figures très romanesques, dont les cris sont moins déclamatoires que viscéraux, incarnées par des acteurs formidablement engagés – citons Virginie Colmyn et surtout Grégoire Monsaingeon. Omniprésent, il joue à la fois Brant, Ezra et Orin, jusque dans cette géniale scène centrale du meurtre sur un bateau (une table en plastique), où il doit à la fois camper le fils assassin et l'amant assassiné. Ce moment paroxystique et jouissif, à la fois dramatique et gaguesque, révèle la substantifique moelle du projet Morin : s'y articule à une intelligence du texte – tous ces hommes touchés par la malédiction se ressemblent dangereusement –, une vérité nue du théâtre – on a seulement un comédien pour jouer tous les personnages masculins.

Création en direct du théâtre

Parfois un acteur rompt le fil tendu des dialogues : «Texte !» demande-t-il à un de ses camarades, en charge de suivre sur un document broché de plastique et aux pages toutes stabilisées l'avancée de la pièce. Comme toujours, Morin expose les dessous et les artifices du spectacle, dans une démarche qui tient moins du surplomb théorique que de la pédagogie pratique.

C'est ainsi que depuis quatre ans, on assiste dans ce jardin à la création en direct du théâtre, une expérience qui ne relève pas de cette mystique dont on nous rabâche trop souvent les oreilles (non, un type et une chaise, ça ne fait pas nécessairement théâtre), mais du travail, collé au sol. Et ce n'est pas un hasard si Julian Eggerickx qui tient ce soir-là dans sa main le texte, cherchant dans la nuit un peu de lumière pour poursuivre sa tâche, se trouve interpréter aussi le serviteur de la maison Mannon : le grand narrateur est un travailleur.



7/10/26, 7:22 PM

Critique In - LE DEUIL SIED A ELECTRE - l'inconnu en soi

Critique In - LE DEUIL SIED A ELECTRE - l'inconnu en soi

theatral-magazine.com/avignon-2026-critique-in-le-deuil-sied-a-electre-linconnu-en-soi.html

Théâtral magazine actualité et critiques du théâtre sur papier, web et tablette



Après *Les Perses*, *Quichotte* ou encore *Le Songe*, Gwenaël Morin s'attaque à *L'Orestie* d'Eschyle, qu'il aborde à travers la relecture moderne faite par Eugene O'Neill. Dans ***Le deuil sied à Electre***, exit la mythologie, les dieux qui gouvernent les hommes, la famille des Atrides est transposée au XIXe à la fin de la guerre de Sécession et les personnages se trouvent face à leurs démons intérieurs. Le juge Ezra Mannon (Agamemnon), parti à la guerre, sa femme Christine (Clytemnestre) a pris un amant, Adam Brant (Egisthe), mais leur fille, Lavinia (Electre) semble ne pas être indifférente au jeune homme. Elle masque sa jalousie en condamnant l'infidélité de sa mère, devenue sa rivale, et en concevant un plan machiavélique pour l'éliminer... Sa mère sentant le danger la devance en assassinant son mari lors d'une permission... Ainsi les grands desseins des héros grecs se ratatinent en mesquineries et pulsions personnelles. A l'échelle du destin individuel, le meurtre prend la couleur du mal. On est loin de la grandeur de la mythologie et pourtant, les tourments de cette famille nous captivent parce qu'ils nous parlent des nôtres. Montée dans une stricte épure, sans décor hormis deux tables de jardin et des sièges en plastique, et servie par des acteurs hors normes, la pièce nous fait approcher au plus près de l'inconnu que chacun porte en lui.



7/10/26, 7:22 PM

Critique In - LE DEUIL SIED A ELECTRE - l'inconnu en soi

C'est vertigineux et grisant. Sans doute l'une des meilleures pièces du festival.

Hélène Chevrier

Le deuil sied à Électre, d'après Eugene O'Neill, adaptation, mise en scène et scénographie

Gwenaël Morin, avec Fabien-Aïssa Busetta, Virginie Colemyn, Kady Duffy, Julian Eggerickx, Barbara Jung, Grégoire Monsaingeon. Jardin de la rue de Mons – Maison Jean Vilar, du 7 au 23/07 à 22h

Hélène Chevrier

Dans le In

Le deuil sied à Électre, d'après Eugene O'Neill, adaptation, mise en scène et scénographie

Gwenaël Morin, avec Fabien-Aïssa Busetta, Virginie Colemyn, Kady Duffy, Julian Eggerickx, Barbara Jung, Grégoire Monsaingeon. Jardin de la rue de Mons – Maison Jean Vilar, 04 90 14 14 14, du 4 au 7/07, à 22h



7/10/26, 7:35 PM

Le deuil sied à Électre, d'Eugène O'Neil, mise en scène de Gwenaël Morin, au Jardin de la rue de Mons – Maison Jean Vilar, ...

Le deuil sied à Électre, d'Eugène O'Neil, mise en scène de Gwenaël Morin, au Jardin de la rue de Mons – Maison Jean Vilar, Avignon, festival IN

 unfauteuilpourlorchestre.com/le-deuil-sied-a-electre-deugene-oneil-mise-en-scene-de-gwenael-morin-au-jardin-de-la-rue-de-mons-maison-jean-vilar-avignon-festival-in

Sylvie Boursier

July 10, 2026

« *L'homme est né pour le péché et le châtement* » est la devise des Mannon, puissante famille de la Nouvelle Angleterre. Lorsque débute la pièce, Ezra Mannon, chef de la dynastie et général dans l'armée nordiste, revient de la guerre de Sécession avec son fils Orin, qu'il a enrôlé à ses côtés. Entre temps, sa femme Christine a pris un amant, Adam Brant, qui ne déplaît pas à leur fille Lavinia. Au retour des hommes, la rivalité mère-fille met le feu aux poudres. Crimes et suicides vont s'enchaîner, précipitant les Mannon dans la catastrophe. Eugène O'Neil s'est inspiré de l'Orestie d'Eschyle pour peindre une Amérique étouffée par le puritanisme, sur fond de ségrégation. Cette aristocratie du nord, rigide et fermée ne fait que procrastiner et ressasser, incapable d'aller de l'avant.

Disons le d'emblée, **Le deuil sied à Électre** est, théâtralement, ce qu'on a vu de plus beau à ce jour au festival d'Avignon 2026. Fidèle à son habitude, Gwenaël Morin n'a de cesse de débarrasser l'art théâtral du superflu, de le décaper pour lui redonner son urgence, une intensité à vivre, à transmettre. Les cigales, excitées par la chaleur, strident de plus belle, pas besoin de musique, la nature donne le la dans le beau jardin de la maison Jean Vilar, avec pour seul décor des chaises en plastiques et une table de camping. Les six comédiens arrivent tranquillement sous le nez des spectateurs assis sur des gradins au milieu des bosquets. Ils échangent quelques balles comme s'ils s'échauffaient avant de dérouler à la vitesse grand V le récit d'Eugène O'Neil, sans micros, en short et baskets. Tout se passe à vue, ils s'assoient sur les chaises sous les arbres quand ils ne parlent pas. Gwenaël Morin a l'idée géniale de donner un rôle important au narrateur (le coryphée antique) qui annonce les scènes et met en valeur les didascalies. Le magnifique Julian Eggerickx s'y colle avec la voix des privés des films noirs. On imagine Bogart, feutre mou et cigarettes en moins, cynique ricanant et naviguant à vue dans le no man's land entre la loi et le crime. Toute une ambiance ! Eggerickx s'adresse à nous, malicieux et sourire en coin, d'un air de dire « *vous allez voir, ça n'est que le début, ça continuera en pire* ». L'épatant Grégoire Monsaingeon interprète en même temps Orin et Adam, l'assassin et la victime, passant allégrement de la dépouille allongée au tueur penché sur son cadavre. Là on est plié de rire. Son accent traînant des yankees du nord fait mouche. Par moment on se croirait au cinéma, les hommes ont cette démarche légèrement chaloupée et cette intonation appuyée caractéristiques des westerns.

Le sang des mots, la crasse poisseuse, l'ironie d'Eugène O'Neill explose, chaque réplique claque. Virginie Colemyn, Barbara Jung et Grégoire Monsaingeon, accompagnés de Fabien-Aissa Busetta et Katy Dufy font fi des préciosités langagières et inutiles artifices interprétatifs. Ils ne jouent pas le texte, ils jouent avec. On retrouve avec bonheur Virginie Colemyne dans le rôle de la mère avec sa voix perchée, cocasse et aristocratique à la fois, enfantine, joueuse et roublarde qui va pousser son fils Orin à trahir sa sœur Lavinia.



7/10/26, 7:35 PM

Le deuil sied à Électre, d'Eugène O'Neil, mise en scène de Gwenaél Morin, au Jardin de la rue de Mons – Maison Jean Vilar, ...

A la fin, il ne reste plus rien, tous les membres de la famille sont six pieds sous terre excepté Electre qui décide de s'enterrer vivante dans la propriété des Mannon. Gwenaél Morin a abandonné des études d'architecture pour la scène et a fondé le Théâtre permanent à partir de trois principes, jouer, répéter et transmettre en continu, à chaque représentation. Faire théâtre avec rien, beaucoup le désirent, peu y réussissent. Magistral !



© Christophe Raynaud de Lage

Le deuil sied à Électre, texte: Eugene O'Neill

Traduction Louis-Charles Sirjacq (L'Arche éditeur)

Adaptation, mise en scène et scénographie : Gwenaél Morin

Lumières : Philippe Gladieux

Assistanat à la mise en scène : Canelle Breymayer

Avec Fabien-Aïssa Busetta, Virginie Colemyn, Kady Duffy, Julian Eggerickx, Barbara Jung, Grégoire Monsaingeon

A partir de 16 ans



FESTIVAL D'AVIGNON. «LE DEUIL SIED À ÉLECTRE», UNE BRILLANTE CÉLÉBRATION DU MYTHE



Posted by redaction on 10 juillet 2026 · Laissez un commentaire 80e FESTIVAL D'AVIGNON. LE DEUIL SIED À ÉLECTRE – GWENAËL MORIN – d'après Eugène O'NEILL – Du 7 au 23 juillet à 22h00 – durée 3h30 – Jardin de la Rue de Mons – Maison Jean Vilar.

«Mourning becomes Électra». Titre en anglais de la pièce d'Eugène O'Neill. Auteur américain choisi par Gwenaël Morin pour clore son aventure avignonnaise «Démonter les remparts pour finir le pont» débutée en 2020 avec la figure d'Andromaque.

Mourning, le deuil. Morning, le matin. Proximité des sonorités. Entre les deux un long et douloureux chemin. Cheminement. Celui d'Électre. Et de ses proches. Oreste. Clytemnestre. Agamemnon. Ici, celui de la famille Mannon. Lavinia, Orin, Christine, Ezra. Le mythe des Atrides. Électre déclinée par Eschile, Sophocle et Euripide. Du meurtre d'Agamemnon à la vengeance d'Oreste. Du terrible meurtre du père, Ezra à la vengeance de son fils. Au cœur d'une famille américaine dans les années 1865/66. Années de la guerre de Sécession et de l'abolition de l'esclavage. La tragédie transposée par O'Neill s'inscrit elle aussi au cœur du mythe. Le conflit, les conflits sont réunis en une trilogie

. Homecoming / Le retour. The Hunted / Les Pourchassés. The Huantes / Les Hantés.

Trois pièces distinctes mais inséparables.

Conflits. D'une famille borderline inéluctablement inscrite dans la tragédie dont elle ne pourra échapper. Fatum. Conflits aux combinaisons multiples. Cris et chuchotements. Déchirés. Arrachés d'eux-mêmes. Par la férocité de leurs mots. Toute la violence de leur discours. Partir. Revenir. Et souffrir. Beaucoup. Je t'aime. Je te hais. Conflits parce que O'Neill est fasciné par Freud et la psychanalyse. Et qu'il confère à chacun de ses personnages les éléments de psychologie propres à les déterminer possiblement. Dans le chaos familial qui est le leur. «Cette façon d'écrire la psychologie des personnages me passionne» avoue Gwenaël Morin. Qui ajoute «J'aime la manière d'O'Neill d'écrire les rapports conflictuels entre les personnages.»



Prenant parfois de fausses allures d'un passionnant polar universel, le deuil d'Électre se construit pas à pas. Cri après pleur. Soupir après silence. Éclat après sursaut. Dans le sombre de la nuit. Et la lumière des phares.

S'affronter avec les mots. Mais aussi avec les corps. Morin dessine pour ses interprètes une véritable géographie de plateau. Ici de jardin. Puisque nous sommes dans ce grand jardin de la Maison Jean Vilar. Lieu magnifique pour suggérer ce sud américain étouffant de mal être.

Une géographie où les solitudes sont immenses. Où les face à face sont tendus. Comme des cieux d'orage en suspension.

Juste quelques chaises et tables de plastique blanc. Bonne à jeter de dépit. Ou de rage. Deux ou trois accessoires déterminants. Un portrait du père. Un journal. Un presque rien d'une grande richesse. L'image de marque de Gwenaël Morin.

Alors les mots. Les voix. Crues. Hésitantes. Éraillées. Déraillées. Des chuchotements épuisés de combattre. De tricher. De simuler. Des voix du dégoût et de la violence. Cheveux noués dénoués. Un dépouillement quasi absolu. Formalisme presque abstrait. Words. Words. Words. Les mots comme musique. Et parfois la tragédie qui offre un espace presque clownesque. Des accents quasi burlesques pour tracer un chemin vers d'autres formes de cruauté. Plus radicales. Au long du chemin le chœur. Pareil au chœur antique. Témoin du drame en cours. Celui qui suit les destinées. O'Neill est à l'image de Beckett. Il multiplie les didascalies. Elles sont lues ici par cet intendant parfois facétieux qui suit le texte mot à mot. Attentif à ce sud où tout devrait se dérouler selon la volonté des dieux.

Le deuil final d'Électre sera-t-il un apaisement? Un pardon? Une renaissance? Un autre matin. Quand il convient de jeter les fleurs et de clouer les volets.

Pour nous offrir ce spectacle si sobre, si riche, si beau dans sa nuit, six interprètes de haut vol. Aussi talentueux les uns que les autres. D'une folle générosité. Et d'un talent fou. Virginie Colmyn, la mère. Grégoire Monsaïgnon, le père, le fils, l'amant. Barbara Jung la fille. Julian Eggerickx l'intendant. Et Fabien-Aïssa Busetta et Kady Duffy. Tous unis à Gwenaël Morin. Comme à un chef de troupe et rappelant les fondements du théâtre populaire. Celui de Vilar.



Coup de foudre pour Le Deuil sied à Électre , dernier volet du cycle théâtral de Gwenaël Morin



Sans costume ni décor, le metteur en scène adapte brillamment une pièce de l'américain Eugene O'Neill, qui replaçait le mythe d'Électre aux États-Unis, peu de temps après la guerre de sécession. [Ecouter cet article](#)

Depuis quatre ans, Gwenaël Morin construit, main dans la main avec le [Festival d'Avignon](#), un projet théâtral — et politique — que l'on ne saurait que saluer : donner à entendre les plus grands textes du répertoire, et faire théâtre à partir de trois fois rien. En l'occurrence, une troupe de six comédiens et quelques chaises de jardin. Séduisant sur le papier, l'exercice a parfois semblé laborieux en pratique, avec des textes pas si simples à faire entendre à la seule force du jeu — quand bien même les comédiens, toujours, sont remarquables.

Électre en Amérique

© Christophe Raynaud de Lage

La donne change radicalement avec *Le Deuil sied à Électre*, texte de l'Américain Eugene O'Neill paru en 1931, qui fait le pari de transposer le mythe d'Électre aux États-Unis, au lendemain de la guerre de Sécession. « Dites, Vinnie, j'ai de bonnes nouvelles pour vous », entame l'un et, c'est jouissif, toutes les répliques du texte sonnent comme un feuilleton des années 90, doublé en version française.

Point d'Électre chez Eugene O'Neill, seulement Vinnie, fille de Christine et d'Ezra Mannon, patriarche aussi cruel qu'adulé et notable de la Nouvelle-Angleterre. Vinnie découvre que sa mère (Virginia Colemyn, incandescente) est l'amante du Capitaine Brant, un fils de bonne qu'elle courtisait, et qui s'avère être aussi le bâtard d'un oncle éloigné. Entre les deux femmes, les choses tournent rapidement au vinaigre et, soucieuse de ne pas renoncer à son amant, Christine se décide à tuer



son mari. Les enfants, Vinnie et son frère Orin, revenu de la guerre, découvrent le pot-aux-roses. Ainsi commence ce drame familial, dont on connaît par avance l'issue.

Double lecture

© Christophe Raynaud de Lage

Au milieu des grands arbres du Jardin de la rue de Mons, Gwenaël Morin donne une saveur toute particulière à ce texte, qu'il met en scène avec plusieurs niveaux de lecture — le premier degré pour le drame, et un second, pas si loin mais pas tout à fait là non plus, qui a des airs de caricature. Cela s'incarne surtout dans le jeu des acteurs, subtil, mais qui donne à entendre autrement la grandiloquence du texte. Plus encore, cette double lecture apporte une meilleure compréhension des rapports incestueux qui s'installent entre les différents personnages.

Ce travail de démantèlement du texte, que l'on devine immense, s'incarne aussi par le rôle ô combien crucial du génial Julian Eggerickx qui, pas si loin du public, se tient voûté, les yeux sur son texte. De cette position, pas surplombante mais certainement à l'écart, le comédien lit les didascalies et guette régulièrement d'un œil circonspect le public, manière de l'inclure dans l'œuvre aussi bien que d'en souligner ses incongruités et son aspect parfois kitsch. Véritable leçon de théâtre, qui nous rappelle que bien jouer, c'est aussi et surtout bien lire.

Le Deuil sied à Électre, d'après Eugène O'Neill Jardin de la rue de Mons – [Festival d'Avignon](#)

Du 7 au 23 juillet 2026

Durée : 3h30.

Tournée

Du 13 au 15 octobre 2026 Théâtre Olympia – CDN de Tours

Du 4 au 10 décembre 2026 La Commune – CDN d'Aubervilliers

Du 19 au 22 janvier 2027 puis du 26 au 29 janvier 2027 TNBA – CDN de Bordeaux Nouvelle Aquitaine

Du 23 au 26 mars 2027 Bonlieu – scène nationale d'Annecy

Du 9 au 13 novembre 2027 Les Célestins – Théâtre de Lyon

Avec Fabien-Aïssa Busetta, Virginie Colemyn, Kady Duffy, Julian Eggerickx, Barbara Jung, Grégoire Monsaingeon

Texte Eugene O'Neill

Traduction Louis-Charles Sirjacq (L'Arche éditeur)

Adaptation, mise en scène et scénographie Gwenaël Morin



7/14/26, 4:04 PM

[Festival d'Avignon 2026] Le deuil sied à Electre d'après Eugène O'Neill - Les Atrides en Louisiane - Jour du Seigneur

[Festival d'Avignon 2026] Le deuil sied à Electre d'après Eugène O'Neill - Les Atrides en Louisiane

lejourduseigneur.com/actualites/festival-davignon-2026-le-deuil-sied-a-electre-dapres-eugene-oneill-les-atrides-en-louisiane

Le Jour du Seigneur

July 13, 2026



Publié le 13 juillet 2026

Dans le cadre du Jardin de la Maison Jean Vilar, *Le deuil sied à Electre* mis en scène par Gwenaël Morin d'après la trilogie d'Eugène O' Neill (1888-1953), donné en moins de trois heures et demie, quasiment chaque jour, du premier au dernier jour du festival d'Avignon, est un véritable marathon théâtral où l'endurance des comédiens relève de la performance.

Après le *Songe d'une nuit d'été* en 2023, *Don Quichotte* de Cervantes en 2024 et *Les Perses* d'Eschyle en 2025, toujours dans le même jardin, Gwenaël Morin poursuit sa lecture radicale - voire de déconstruction - du répertoire théâtral où, sans décor, sans costume et sans fard, le verbe est porté avec verve par le seul corps du comédien.

Or, plus encore que dans les éditions précédentes, le jardin de la Maison Jean Vilar, avec ses arbres et ses bosquets, sous les fenêtres d'une auguste ordonnance classique, offrent un écrin suggestif au huis clos familial, voire patriarcal et clanique, d'Eugène O' Neill.



7/14/26, 4:04 PM

[Festival d'Avignon 2026] Le deuil sied à Electre d'après Eugène O'Neill - Les Atrides en Louisiane - Jour du Seigneur

Transposé de Mycène à la Louisiane, quand la famille Mannon se substitue à celle des Atrides, le drame jadis écrit par Eschyle, Sophocle et Euripide, puis revisité par Hugo von Hofmannsthal avant de devenir le livret de l'opéra de Richard Strauss, est transposé dans une des grandes et imposantes villas américaines, au lendemain de la guerre de la Sécession.

Ezra Mannon c'est Agamemnon, Christine son épouse c'est Clytemnestre, Orin Mannon son fils c'est Oreste et Lavinia dit Vinnie sa fille c'est Electre. Adam Brant, un cousin Mannon, amant de Christine et dont Lavinia s'éprend non sans se méprendre, c'est Égisthe qui dans la pièce d'Eschyle est le cousin d'Agamemnon. Enfin, Peter, un proche de la famille Mannon, c'est Pylade, l'ami d'Oreste.

Sans rien forcer, la transposition américaine de David O'Neill est au plus près du chef d'œuvre du théâtre grec, voire du mythe qui explore la part incestueuse de l'humanité quand les relations foncièrement ambigües d'Electre avec son père et son frère, confinent à la répétition dans les relations ouvertement érotique d'Electre et de sa mère Christine Mannon avec Adam Brant. De même, dans la radicalité de son geste théâtral, Gwenaël Morin est au plus près de ce mythe, quand il confie à un seul comédien les trois rôles d'Ezra, d'Orin et d'Adam.

Face à ce huis clos monstrueux et délétère, entraînant non seulement le meurtre d'Ezra Mannon puis celui d'Adam Brant, mais aussi le suicide de Christine Mannon puis celui d'Orin Mannon, Peter, dans sa candeur, ne peut que repousser Lavinia qui, esseulée tente de se rapprocher de lui.

Grâce à la forme théâtrale qu'il adopte, avec l'humour que suscite un théâtre fait de trois fois rien, Gwenaël Morin avec ses merveilleux comédiens et comédiennes réussit le tour de force de nous extraire de huis clos étouffant, sans rien occulter de ce qui en est l'essence lapsaire, d'aucuns diraient un péché des origines, ce que manifeste le nom d'Adam que David O'Neill donne au cousin des Mannon qui incarne Egiste.

Grâce à la plume de David O'Neill, prix Nobel de littérature en 1936, le mythe grec, la geste biblique et les turpitudes de la société américaine ne font qu'un. Or, grâce à son propre travail de déconstruction, Gwenaël Morin exhume l'humanité dans son état brut pour la reconstruire, conformément à la vocation première du théâtre d'Eschyle, Sophocle et Euripide. Si *Le deuil sied à Electre*, le geste de Gwenaël Morin sied plus encore au festival d'Avignon ! Bravo !

***Le deuil sied à Electre* d'après Eugène O'Neill, Jardin de la rue de Mons, Maison Jean Vilar, du 7 au 23 juillet.**

Les frères Charles, Rémy, Thierry et Thomas

Illustration : *Le Deuil sied à Electre*, d'après Eugène O'Neill, 2026 © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon



Festival d'Avignon : avec « Le deuil sied à Electre », Gwenaël Morin emmène les Atrides en Amérique

Le metteur en scène achève un projet au long cours avec un quatrième spectacle, adaptant à sa mise en scène organique et conviviale une relecture du mythe d'Electre au temps de la guerre de Sécession.

Le deuil... commence par un seuil. Pour accéder à l'écrin du jardin de Mons, niché tout près des hauts flancs du Palais des papes, le spectateur doit traverser la Maison Jean-Vilar à la nuit tombée. Comme un bref passage par le temple consacré au mythique fondateur du Festival d'Avignon, qui aurait été conçu pour l'imprégner de l'esprit de l'emblématique directeur du Théâtre national populaire (TNP), que Gwenaël Morin perpétue à sa manière depuis quatre ans.

Ce Deuil sied à Electre ponctue un projet au long cours commencé par une proposition de [Tiago Rodrigues](#) : revisiter un classique dans chacune des quatre éditions de son premier mandat de directeur. Depuis 2023, Gwenaël Morin a successivement adapté et mis en scène un Songe d'après Shakespeare, un Quichotte d'après Cervantes, des Perses d'après Eschyle.

Autant de mises en œuvre de son programme gentiment radical, que résume le truculent intitulé de ce projet : « Démontez les remparts pour finir le pont ». Soit un théâtre à l'état brut, sans décor ni costume, qui ambitionne de réduire la distance entre le public et des textes tout autant désossés que réduits à l'os. C'est donc Electre qu'a élue Gwenaël Morin pour clore cette longue résidence. Pas celle d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide, mais la réécriture de L'Orestie par le dramaturge américain Eugene O'Neill (1888-1953), Prix Nobel de littérature en 1936 et quelque peu oublié depuis. Le Deuil sied à Electre, créé à New York en 1931, a jusqu'ici été peu monté en France – et jamais, semble-t-il, depuis la version de Jean-Louis Martinelli, en 1999.

Succession de drames

Gwenaël Morin lui-même n'y pensait pas, triturant les antiques versions d'Electre jusqu'à un « coup de foudre » pour la pièce d'O'Neill – en réalité une trilogie. Motif de cette fascination : le conflit, chez le dramaturge américain, y est partout. Et pour cause, ce dernier relit le mythe des Atrides à travers sa fascination pour la psychanalyse, qui noircit les protagonistes en leur inoculant une épaisse couche de névroses. Cette Orestie particulièrement œdipienne est transposée dans l'Amérique sortant de la guerre de Sécession (1861-1865). Et plus précisément au moment de l'abolition de l'esclavage, puisque nous suivons la famille Mannon entre 1865 et 1866. Ce judicieux déplacement de la Grèce antique à l'Amérique moderne nous adresse un écho depuis l'aube de la tragédie : les racines de ce pays étaient-elles pourries dès l'origine ? Et ce qui doit pourrir, doit-il aussi mourir ?

Chez les Mannon, oui, semble-t-il. Tout, dans cette famille où rôde l'inceste, n'est que conflit, haine, meurtre. Entre Vinnie (Electre), qui déteste sa mère, Christine (Clytemnestre) et adore son père, Ezra (Agamemnon), lui-même abhorré par son fils Orin (Oreste), qui aime évidemment sa mère. Laquelle vit une relation adultère avec Adam Brant (Egisthe), sous l'œil du serviteur, Seth, assurant le rôle du chœur grec. Tournant autour du jeu texte à la main, Julian Eggerickx s'épanouit en coryphée, dans une distribution où brille particulièrement Virginie Colmyn, en Clytemnestre hantée.



Et damnée, comme chaque personnage qui au choix mourra ou se suicidera, conformément au destin résumé par Lavinia : « Il y a des choses, ou des noms, qui doivent mourir. »

Non sans avoir vécu, trois heures durant, grâce à une troupe portant haut le geste singulier de Gwenaël Morin, misant sur un jeu à la fois infime et généreux, archaïque et potache. Un jeu qu'on joue, autant qu'on joue à le jouer. Et qui persiste, loin des productions bardées de vidéos et d'effets spéciaux, à croire à une éternité, celle des corps et des voix. Le deuil sied à Electre est long. On a le temps de se passionner pour cette succession de drames, évidemment aussi de s'y ennuyer. De regarder un instant le ciel au-dessus du jardin de Mons, pour savourer mieux qu'un spectacle, une certaine idée du théâtre. Celle où l'on invite le public à s'asseoir au milieu des comédiens sur des chaises en plastique servant jusque-là de décor, où on lui sourit et à qui on offre même du rosé à l'entracte. Comme une possible convivialité dans l'art, qui perpétue à sa façon le souffle de Jean Vilar.

Le deuil sied à Electre. Adaptation, mise en scène et scénographie Gwenaël Morin. Jusqu'au 23 juillet.



Festival d'Avignon : Le deuil sied à Électre en VF de Gwenaël Morin



par Amélie Blaustein-Niddam Pour clore la mission que [Tiago Rodrigues](#) lui a donnée à son arrivée, celle de « Démontez les remparts pour finir le pont », Gwenaël Morin s'empare avec délire et joie du texte d'Eugene O'Neill, *Le Deuil sied à Électre*. Sortez les pop-corn, c'est parti pour 3 h 30 à couper le souffle de talent. Visuel : *Le deuil sied à Électre*, Gwenaël Morin, 2026 © Christophe Raynaud de Lage / [Festival d'Avignon](#) « Je ne sais rien de l'amour et je ne veux rien savoir »

La méthode Morin est la même depuis le jour 1. Il est au théâtre ce que l'Arte Povera est à l'art. Du brut, du corps, de la voix, des décors réduits à l'ultra-minimum, des matériaux de base et un fort esprit de troupe. Pour *Démontez les remparts pour finir le pont*, Gwenaël Morin a déjà créé trois pièces : *Le Songe* en 2023, suivi de *Quichotte* en 2024 et enfin *Les Perses* en 2025. La pièce est la seule à se jouer du premier au dernier jour du Festival, dans le jardin de la rue de Mons. Pour ce dernier volet, il a choisi, et quelle heureuse idée, de piocher dans l'œuvre du dramaturge américain Eugene O'Neill qui, en 1931, transpose l'histoire d'*Électre* en pleine guerre de Sécession.

« Avez-vous oublié la nuit où nous avons marché sur la plage ? »

Fabien-Aïssa Busetta (Pete), Virginie Colemyn (Christine), Kady Duffy (Eisel), Julian Eggerickx (le Lecteur), Barbara Jung (Vinnie), Grégoire Monsaingeon (Adam, Orin, Ezra) sont tous et toutes là dans ce jardin où, pour une fois, le mistral apporte un peu de fraîcheur. Ils et elles sont en tenue de tous les jours. Il y a une bonne dizaine de chaises en plastique de jardin et deux tables pliantes en guise de décor. À la lumière, Philippe Gladieux est calme pour le moment. Plus tard, le mur de la Maison Jean-Vilar sera vert et les arbres bleus, car dans ce drame une bonne touche surréaliste ajoute à la tragédie.

« Les damnés ne pleurent pas »



Gwenaël Morin les fait jouer avec l'attitude et la voix d'un téléfilm américain mal doublé du dimanche après-midi. Autant vous dire qu'à la première seconde on éclate de rire, mais le rire va se mêler à bien d'autres sensations comme la peur et la peine. La troupe joue avec les tripes, dans un jeu à la Artaud sans jamais perdre cette bizarrerie pop dans la voix. Le décalage est juste parfait, idéal pour nous entraîner dans cette revisite des Atrides.

« La haine, le désir de vengeance et le besoin d'amour »

Dans une maison bourgeoise, Christine file le parfait amour avec son amant Adam, qui lui fait mine de courtoisie Vinnie, la fille de Christine, qui elle-même est courtisée par Pete, qu'elle ignore, qui lui-même a une sœur qui lorgne sur Orin, le fils de Christine. Tout ce petit monde attend que Ezra, le mari de Christine, revienne de la guerre. Vous avez suivi ? Mais, pour vivre leur amour au grand jour à une époque où le divorce est interdit, Christine et Adam fomentent un crime : tuer Ezra pour enfin être libres.

« Et si je me déshonore, au moins j'aurai l'homme que j'aime »

Comment vous dire que l'on plonge de tout notre être dans cette histoire à mille rebondissements ? Vinnie, comme dans Électre, pousse son frère à venger l'assassinat de leur père en tuant leur mère et son amant. Cela est totalement respecté, mais à la sauce américaine en VF donc. Dans cette actualisation du siècle dernier, on entend avec clarté l'inceste qui part d'Œdipe, à la fois entre le frère et la sœur, mais aussi entre la sœur et le père et le frère et la mère. C'est crade à tous les étages, personne n'est à sa place, la famille se mêle des couples et les couples font mine d'obéir aux familles.

« Je trouvais que nos tombes avaient besoin de beauté »

Morin excelle dans la direction jusqu'au-boutiste de ses comédien·ne·s, qui jouent jusqu'à la corde et nous bouleversent dans leurs joutes. Virginie Colmyn (Christine), dans sa passion comme dans sa douleur, et Barbara Jung (Vinnie), dans sa folie, alimentent la sensation que tout cela va mal finir. Grégoire Monsaingeon (Adam, Orin, Ezra) excelle dans son triple jeu, qui lui demande de friser l'épuisement pour tenir bon pendant ces 3 h 30, pauses de deux fois dix minutes au jardin comprises. Morin, comme à son habitude, explose le quatrième mur et la notion de scène tout court.

Ce dernier volet de Démontez les remparts pour finir le pont est de loin le plus abouti, car il permet aux comédien·ne·s de développer une palette de jeu immense dans un temps long qui passe à toute allure.

Notre dossier [Festival d'Avignon](#)